

Françoise FRAZIER, *Poétique et création littéraire en Grèce ancienne. La découverte d'un « nouveau monde »*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009. 1 vol. 16 x 22 cm, 240 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 23 €. ISBN 978-2-84867-278-6.

Le projet de cet ouvrage de F. Frazier, dont les talents ne sont plus à démontrer en ce qui concerne la lecture de Plutarque, est ambitieux et important. Il s'agit de traiter de l'émergence du littéraire, de la naissance d'une conscience aiguë de la spécificité du littéraire, qui se situerait selon l'auteur à la charnière des périodes classique et hellénistique, grâce notamment à des transformations des contextes de production et de diffusion de l'œuvre littéraire, comme le passage d'une culture du chant à une culture du livre, l'utilisation d'un patrimoine culturel considéré comme tel, la naissance de la philologie et l'activité de poètes érudits, l'importance nouvelle accordée au texte écrit. Mais pour ambitieux qu'il soit, cet ouvrage ne tient peut-être pas toujours ses promesses. Le principal écueil de l'ouvrage est sans doute son manque d'unité et son caractère discontinu. Centré d'abord sur la *Poétique* d'Aristote qui est au cœur de l'étude des trois premiers chapitres (p. 35-107), le livre envisage ensuite le cas de deux poètes, l'un étant antérieur à l'œuvre d'Aristote, à savoir Euripide, dans l'étude de la seule tragédie d'*Hélène* au chapitre 4 (p. 109-149), l'autre postérieur, Théocrite, étudié dans un choix d'idylles assez hétérogènes, qui n'a guère pour lui que de correspondre au programme du concours de l'agrégation de lettres classiques tel qu'il fut proposé en 2001-2002 en France. D'une façon générale, le choix éclectique de ces auteurs ou de leurs œuvres n'est jamais vraiment justifié ni construit, non plus que la cohésion qui est censée en résulter. La première section de l'ouvrage, composée des trois premiers chapitres et d'un long appendice consacré au travail du poète (dans le chapitre 17), est donc dédiée à la *Poétique* d'Aristote. Le premier chapitre qui porte sur le système des arts étudie comment Aristote détermine la nature et la place de la littérature qu'il déplace du domaine social à celui du savoir, en la positionnant donc à côté de la philosophie, et non contre elle. L'auteur présente l'effort accompli par Aristote pour penser le travail intellectuel et poétique. Le chapitre 2 vise à préciser les contours de l'objet littéraire lui-même dans la double spécificité que constituent la production littéraire et l'approche même d'Aristote. Rejetant la perspective platonicienne, Aristote pose la nécessité du sens de l'œuvre littéraire et de son unité, tout en rappelant que l'œuvre littéraire est à sa manière une part de l'action humaine, en tant que production de l'esprit. Dans ce cadre, l'œuvre littéraire demande une perfection formelle qui est atteinte dans le genre théâtral pour Aristote, en ce qu'il restitue une image intelligible de l'action humaine. Dans le chapitre 3, l'auteur envisage la question de la réception du texte littéraire par un lecteur ou du spectateur. Le chapitre 4 est une étude de l'*Hélène* d'Euripide, présenté comme le plus moderne des poètes tragiques ; l'auteur s'y demande en quoi cette œuvre tardive dans la production du dramaturge peut préfigurer un nouveau rapport de l'auteur à la littérature et quel type d'intertextualité est mis en œuvre. C'est avec Euripide que la littérature commencerait à perdre de son utilité sociale et morale pour gagner une forme d'autarcie, d'autonomie dans l'imaginaire. Avec Euripide, le poète cesserait d'être « maître de vérité » comme l'était le poète archaïque, sans être encore tout à fait le « maître des mots » qu'il devient, selon l'auteur, à l'époque alexandrine. Mais avec Euripide, la littérature

ne constituerait pas encore de manière accomplie un ensemble clos sur lui-même, mais on voit déjà comment le monde imaginaire tend à prendre une certaine autonomie. On s'intéressera plus particulièrement ici au chapitre consacré au « réalisme » de Théocrite et à « l'avènement d'un nouvel univers poétique » dans le cadre bucolique. Partant d'une formule assurément contestable de J. Sirinelli pour lequel l'univers de Théocrite constitue une « bulle poétique » (p. 30), l'auteur se risque ici à une étude des *Idylles* de Théocrite en rejetant l'idée, certes réductrice, selon laquelle Théocrite n'aurait écrit que sur l'art d'écrire, et en refusant de mettre en avant le processus créateur au détriment de la création elle-même. L'étude ici présentée veut porter essentiellement sur les idylles bucoliques, mais fait une entorse à ce corpus pour y intégrer les idylles II, XV et XVI, semble-t-il pour les raisons que l'on a signalées plus haut. On s'étonne d'une part que l'idylle XIII par exemple n'ait pas été retenue, d'autre part que la répartition en deux volumes de l'édition de la CUF, fondée sur des critères bien contestables, soit conservée comme allant de soi. Le rapport entre le poète et les Muses donne quelques bonnes indications dans le contexte alexandrin général, même si la complexité en est un peu écrasée, notamment en ce qui concerne l'œuvre de Théocrite où ce rapport ne peut sans doute pas être réduit au cas très particulier de l'idylle XVI. Comme le rappelle l'auteur à la suite de W. G. Arnott, c'est l'ambiguïté qui caractérise souvent la poésie de Théocrite et en fait sa richesse ; il est bien difficile de donner une définition claire et définitive de telle ou telle pratique poétique. Si la scène d'investiture poétique est ainsi un élément central des *Thalysies*, on ne peut sans doute pas réduire cette idylle à la seule réécriture hellénistique de son modèle hésiodique. C'est néanmoins avec raison que l'auteur pose la question du réalisme de l'œuvre théocritéenne, notamment dans les lectures qui en ont été faites, ou étudie l'importance des anthroponymes dans la construction de la fiction bucolique. Les analyses qui sont ici menées sur ces questions souvent difficiles concernant des personnages qui ne sont pas vrais, mais dont on peut penser qu'ils font vrai et qu'ils parlent vrai, sont justes et bienvenues. Plus contestables semblent être les jugements esthétiques concernant le ton ou la forme des idylles, qui sont peut-être un peu trop schématiquement présentées en des paires qui ne vont pas forcément de soi ou ne doivent pas être pensées comme exclusives d'autres associations. Certaines affirmations sont parfois bien rapides : ainsi p. 180, il est faux ou inexact de dire que le chevrier dans ses ultimes compliments « revient à la coupe, – oubliant la chèvre », car à bien des égards la coupe vaut pour la chèvre et réciproquement, et la chèvre est justement bien présente à la fin de l'idylle et n'a pas été oubliée. Ou encore, on ne peut pas dire simplement que Daphnis et Damoitas chantent « un dialogue fictif » dans l'idylle VI (p. 190) ; quant à la situation d'élégie hellénistique dans laquelle se trouve le Cyclope amoureux, il est bien difficile d'en déterminer les contours, car les parallèles hellénistiques font assez cruellement défaut, au point que l'auteur doit recourir à la catégorie latine du *praeceptor amoris* pour la caractériser. Les perspectives esquissées dans l'épilogue ne suffisent sans doute pas à rendre à l'ensemble une cohésion quelque peu absente, mais la nature d'« essai » qui est alors revendiquée éclaire à coup sûr la nature expérimentale de ces lectures qui, de manière indépendante, ne manquent ni de finesse, ni de pertinence, ni d'audace. Si les lectures individuelles manifestent une réelle capacité de lecture et d'interprétation (que le lecteur est en droit de ne pas toujours partager), il manque la véritable affirmation et

démonstration d'une cohérence dans la démarche. L'ouvrage est complété de trois appendices qui apportent des analyses pratiques sur les textes abordés, d'une bibliographie sélective organisée par chapitre et d'un *index locorum*. Christophe CUSSET

Isabelle BOEHM et Wolfgang HÜBNER (Éd.), *La poésie astrologique dans l'Antiquité*. Actes du colloque de Lyon organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. ABRY †. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 26,5 cm, 263 p. (CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 38). Prix : 38 €. ISBN 978-2-904974-40-3.

L'ouvrage co-édité par I. Boehm (univ. Lyon 2) et W. Hübner (univ. Münster) réunissent les textes présentés lors du dernier colloque international organisé les 7-8 décembre 2007 par J.-H. Abry, moins d'un an avant sa disparition. La préface co-signée par les deux éditeurs témoigne des difficultés qu'ils ont rencontrées dans cette collecte de textes et du choix qu'ils ont fait de présenter dans son état d'inachèvement le texte introductif de J.-H. Abry. En outre, comme cela arrive souvent, certains communicants n'ont pas donné leur texte, ce qui a été compensé par l'appel à deux autres intervenants. Bref le volume regroupe ainsi un tout petit nombre d'études – neuf – précédées de l'introduction de J.-H. Abry et rédigées majoritairement en français, mais aussi en anglais, en espagnol ou en italien. Il faut savoir gré à I. Boehm et W. Hübner de ce travail éditorial en hommage à la mémoire de notre collègue trop tôt disparue ! Grâce à la compétence exceptionnelle de W. Hübner en astrologie antique – il reste, comme l'était J.-H. Abry, l'une des références incontournables dans ce domaine –, les bibliographies spécifiques ont pu être ajoutées aux textes et des conseils judicieux donnés à des non-spécialistes de ces questions (comme cela apparaît dans les notes au texte d'I. Boehm). Dans ce volume de 226 pages de textes suivies de deux index très aérés – l'un des sources littéraires et l'autre des notions –, le travail éditorial est dans l'ensemble sérieux, même si l'on peut relever quelques coquilles (p. 6 manque un -s à Presse ; p. 10, deuxième et siècle sont mal accentués ; p. 13, manque un tiret en bas de la page ? de même en haut de la page 14 ? p. 87 « zodiacale » a un -c- de trop ; p. 95 n. 1 il faut lire *infra* et non *supra*...) et un certain nombre de négligences : dans les notes, les titres de revues ne sont pas toujours en italique ; « in » suivi d'un titre en italique reste souvent en italique ; dans la bibliographie de la page 164, redoublement de deux entrées ; la présentation des noms d'auteurs anciens, dans les notes, n'est pas harmonisée : ils sont parfois écrits en entier parfois en abrégé. La présentation de la bibliographie n'est pas elle non plus unifiée, si l'on compare les pages 20-21, 83-93 ou 225-226, etc. Pire, l'étude de C. Wolff n'est pas mentionnée dans la table des matières ! On peut également déplorer un manque d'uniformisation des citations en grec ou en latin : parfois elles sont suivies de leur traduction, parfois non. Même leur présentation n'est pas « lissée », cf. p. 124 et 125 où la police est la même que pour le corps du texte ; du reste, la traduction de la p. 124 est très maladroite. Le choix chronologique choisi par les éditeurs pour la distribution des études, qui reproduit au demeurant l'organisation du colloque, est sans doute le plus pertinent. Dans son introduction (*Le cercle des poètes disparus... État de la question*, p. 7-21), J.-H. Abry insiste sur l'originalité de la thématique, mais, dans ce cadre, seul Manilius représente le monde latin. L'étude